

sait volontiers à exposer les avantages : « Mes peuples sont étrangers les uns aux autres, disait-il à l'ambassadeur de France : tant mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. En France, quand la fièvre vient, elle vous prend tous le même jour. Je mets des Hongrois en Italie et des Italiens en Hongrie. Chacun garde son voisin. Ils ne se comprennent pas, ils se détestent. De leurs antipathies naît l'ordre, et de leur haine réciproque, la paix générale. »

Cependant l'Autriche réunissait dans ses limites plusieurs nations étrangères. Ce fait importait peu. L'ancien régime impliquait la subordination des peuples aux princes ; les Habsbourg continuèrent donc à imposer une administration, allemande comme eux, à leurs sujets, sans tenir aucun compte de la diversité des nationalités (1). « L'Europe, dit un contemporain, louait, jalousait, maudissait la puissance de l'Autriche, mais on ne songeait pas au peuple autrichien. Il ne s'agissait que du prince et de son ministre. »

Un tel procédé de gouvernement, d'une évidente injustice, n'était possible qu'avec des peuples (Magyars, Italiens, Tchèques, Polonais, Ruthènes, Slovènes, Roumains, Slovaques, Croates, Serbes) sans conscience nationale, ignorants de leurs droits ; cette inertie politique ne pouvait indéfiniment se prolonger.

§ 1. — Les quinze années qui séparent les traités de Vienne de l'année 1830 voient se dessiner, en Autriche, l'action des idées de la Révolution française.

Déjà avant 1815, les Hongrois s'étaient passionnés pour elles. Un des leurs, Bacsany, avait expié à Kufstein de neuf années de forteresse le crime d'avoir traduit *la Marseillaise*. L'empereur des Français, avec son intelligence péné-

(1) Exception faite, à certains points de vue, pour les pays de la couronne de saint Étienne. Des vestiges de l'ancien dualisme, reconnu par Marie-Thérèse, subsistaient encore.